

**Tunisie Mai
2006**

MIREILLE LE VAN

Lundi 1^{er} mai 2006, 2 heures 15 du matin

Voyage et Découverte de l'hotel Sidi Slim à Djerba,

Et nous sommes toujours à *Marignane* après une demi nuit passée allongés sur les fauteuils de l'aéroport !

L'avion devait partir hier à 17 heures 20... Vivent les charters ! Un problème mécanique, annoncé dès l'enregistrement, et qui devait entrainer deux heures de retard s'est vite transformé en la recherche d'un nouvel avion... Le seul disponible pour cette société de charters était à *Roissy*. Il devait auparavant rallier *Djerba* ! , devrait être de retour ce matin vers 2 heures 30. Nous devrions décoller vers 3 heures 15. Nous arriverons donc à *Djerba* au petit matin, pas forcément très frais pour le circuit prévu : 3 jours dans le désert.



Nous avons souvent souri aux annonces télévisées des problèmes rencontrés par ces malheureux voyageurs en charter et là, nous avons tout reconnu : le retard annoncé, l'incertitude, l'annonce de 12 heures de retard, le départ en pleine nuit, l'énerverment des familles, les comportements très extrêmes, de la coopération au plus grand égoïsme.

Cela se précise : l'avion vient de se poser. Les enfants sont tout excités. Et je suis un peu rassurée car j'avoue que je doutais de l'existence même de cet avion.

Ce voyage connaît avant même de commencer beaucoup d'imprévus : Anselme et sa petite famille devaient nous accompagner mais un deuxième pneumothorax pour le brave Selmo s'est annoncé et leur voyage a été annulé. Ils se préparent après l'opération à rejoindre les *Etats-Unis* pour s'y installer. Cela promet beaucoup de vols pour *New York*.

Aloïs et son chien *Evy* sont à *Marseille* et doivent profiter de ce lundi du 1er mai pour rencontrer le brave Selmo, Paméla et les Titis.



Lundi 1^{er} mai 2006

Djerba, Hotel Sidi Slim,

Le soleil, un peu de vent dans les palmiers, un village de petites maisons blanches et bleues qui fait office de résidence... tout cela dans une atmosphère *tunisienne* où le fonctionnement des choses allié à une impression générale de beauté et d'équilibre suffit. On ne s'occupe pas des finitions et des imperfections. Rien ne marche tout à fait ; comme les robinets qui fuient et les fils électriques qui sont toujours visibles et presque fiers !



C'est un lieu qui sent encore l'authentique, un peu comme l'hôtel de *Cefalu* en *Sicile*, avec ses allées cimentées au gré de l'envie des propriétaires agrémenté d'une pincée de complément d'imagination de l'ouvrier, ses plantes diverses et colorées qui cotoient quelques sauvagennes laissées là par tendresse. Cela m'émeut et me rassure. Les *Sofitel* et autres n'ont pas tout normé.

La qualité de l'accueil est étrange... autant dire qu'elle n'existe pas. Nous n'avons rencontré que des tunisiens sans expression et peu bavards avec des réponses parcimonieuses. Pour l'hôtel, toujours des fiches à remplir et un renvoi froid vers le petit déjeuner de ce matin.

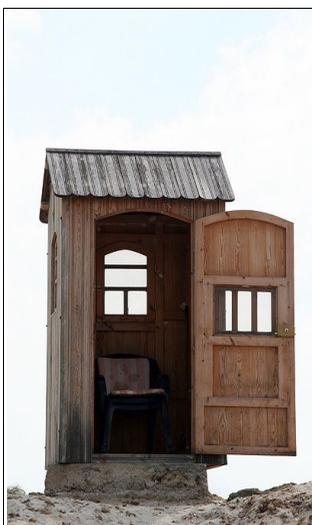
La salle du petit déjeuner est spacieuse mais spartiate, à l'ancienne : des tables en bois solides avec de grosses nappes blanches en tissus bien épais, du style de ceux que Manou, ma grand-mère,



adorait... Ils tiennent au lavage et résistent à toutes les attaques... Cela évite de les renouveler (et cela m'enlevait quand j'étais petite tout espoir). L'odeur de cuisine est là, envahissante. Le serveur, qui se contente d'expliquer d'un ton dur comment le service fonctionne, c'est-à-dire comment on doit se servir, est aussi printannier qu'une porte de prison – le pendant de son collègue à l'accueil.

Ces tunisiens ont un physique « ancré dans le sol », dans la terre, et semblent vouloir faire partie d'un paysage bien stable où l'on ne parle pas, ou juste ce qu'il faut, et où on ne bouge (ou même sourit) que lorsque c'est vraiment nécessaire.

Nous voilà installés dans un bus pour notre périple dans le Sud de la *Tunisie*. Patrick est beau comme un astre, lunettes de soleil, shorts et chaussettes assorties et confortables.



Le bus semble attendre des participants qui n'arrivent pas. J'espère qu'il ne s'agit pas la petite famille d'Anselme qui était inscrite et qui est restée en *France* ! J'ai enfin rencontré un *tunisien* souriant en la personne du chauffeur ou accompagnateur.

Mardi 2 mai 2006, Nefta, 18 h 00

de Djerba à Sabria

Nous sommes installés sur la terrasse de l'hôtel *Caravansérail* à *Nefta*, à une vingtaine de kilomètres de *Tozeur*. Nous nous reposons un peu de ces deux premiers jours très denses.



Nous avons fait hier matin la connaissance de notre guide, *Adel*, souriant, cultivé, et élégant. Il devait être élégant dans un costume rayé qui lui valait des commentaires d'étonnement sympathiques des collègues qui le croisaient dans les lieux de visite. Il balayait tout cela d'un éclat de rire et d'un revers de main !

Nous avons quitté *Djerba* en bus, par la chaussée romaine qui surplombe de deux mètres la mer, route historique que longe une conduite d'eau qui illustre bien la problématique de *Djerba*.

Puis, ce fût les *dourks de Medine*, des greniers à grain qui servaient à la conservation des aliments. Et déjà, pour retourner dans le passé, les rencontres

avec une première biquette qui errait autour des habitations.

Nous avons vu beaucoup de chèvres ces deux jours, partout, dans les villages, dans la campagne. Je me suis aperçue que, contrairement à beaucoup d'autres animaux, leur apparence est très variée. Il existe toutes sortes de chèvres : des blanches, des marrons dans toutes les tonalités, des noires, des multicolores, des toutes petites, des dégingandées, des grassouillettes... c'est étonnant. Par contre, elles sont toutes toujours aussi peu expressives.



Après les *dourks*, retour vers le passé, nous avons plongé dans la « *Guerre des Etoiles* », avec les maisons troglodytiques de *Matmata*. Elles sont nombreuses, disséminées dans les collines rocheuses et poussiéreuses et sont encore habitées. Celle que nous avons visitée est habitée par une famille qui reçoit les touristes avec thé à la menthe et galette. Ces maisons troglodytiques sont toutes basées sur le même principe : les pièces s'ouvrent sur une cour intérieure et des couloirs creusés dans la roche relient les pièces entre elles. Elles sont fraîches et accueillantes.

Nous avons également visité la maison troglodytique de Luc Skywalker , aujourd'hui transformée en hotel, le *Sidi Driss*. On sentait encore la présence animale de *Boubaka* ! L'hôtel exploite peu ce film mythique comme si cela avait finalement peu d'importance dans ce pays loin de tout, qui se concentre sur l'essentiel pour vivre.



Les grands travaux d'aménagement des collines entre *Matmata* et *Douz* sont impressionnants : des murets sont montés pour éviter l'érosion de la montagne et maintenir des espaces considérés comme cultivables. Ce mot de cultivable est surréaliste quand il s'applique à des terres sèches parsemées de quelques touffes d'herbe verdâtre qui ont du mal à s'imposer sur la couleur beige ou ocre présente partout, de la roche, de la poussière. La qualité des murs construits prouve la volonté du gouvernement de lutter pour maintenir les habitants dans le Sud de la *Tunisie*, où les conditions sont dures, où le désert gagne du terrain pendant que les habitants se tournent vers le tourisme.



Sur cette route, nous avons déjeuné dans l'hôtel des *Barbares* ou *Berbères*. *Berbère* signifie en effet barbare, c'est-à-dire tout ce qui n'est ni romain, ni



arabe. L'hôtel est d'une architecture particulière qui rejoint celle des maisons troglodytiques. Sa fraîcheur sans climatisation est une réussite, et sa piscine dans ce « *no man's land* » un vrai miracle ! Patrick a pris beaucoup de photos et j'ai bu un admirable thé à la menthe dans l'atmosphère appropriée.



Sur la route entre *Tamazed* et *Douz*, des stations service « mobiles » proposent de l'essence de contrebande. Il s'agit simplement de monticules de bidons d'essence, posés au bord de la route à côté d'une cahutte où officie le vendeur. L'essence vient en contrebande d'*Algérie* et surtout de *Lybie* toute proche. Les camions soudanais sont, paraît-il, experts dans le transport de ce carburant, avec des réservoirs doublés. L'état tunisien tolère ce trafic compte-tenu du différentiel important des coûts (la *Tunisie* ne produit pas de pétrole) et du fait que cela fait survivre quelques tunisiens dans ce Sud hostile.

La route fut longue jusqu'à *Sabria*, notre étape du soir. Le paysage s'est doucement transformé en désert, ponctué quelquefois de quelques maisons en construction comme la plupart des maisons tunisiennes, jamais terminées.





Sabria est un village de ce type, pauvre et désolé, mais actif. Nous avons poursuivi la route par un chemin de sable où notre chauffeur a pu faire la preuve de sa dextérité, réussissant à ne pas embourber le bus ! Au bout de cette piste, un vieux fort français abandonné et transformé en « refuge » plutôt qu'en restaurant ! A proximité, un campement rudimentaire : quelques toiles tissées étendues sur des piquets qui abritent des lits de camp. Voilà de quoi nous reposer de notre nuit blanche à l'aéroport ! Un peu plus loin, des toilettes bien rustiques. Malgré de confort spartiate et cette proximité avec les autres membres du groupe et toutes les bêtes du désert, nous dormirons finalement bien.

Mais avant de s'allonger sur ce lit de camp, et avant un dîner typique dans le fort, nous avons vécu un moment important avec une longue promenade en chameau dans le désert proche.

Monter sur un chameau est déjà un acte de confiance dans l'animal. Le chameau est fier et goguenard, avec une petite couche de teigne en plus. Lorsque vous montez, il faut non seulement s'agripper aux bois qui figurent le haut d'une selle, mais surtout bien lui faire comprendre dans les quelques secondes de cette rencontre qui précèdent votre montée que vous l'aimez bien, que vous ferez un bon duo et que vous comptez sur lui pour cette promenade.



Après votre montée avec peut-être en plus une petite pensée pour la Bonne Mère, il se lèvera avec fainéantise, chaque patte de devant l'une après l'autre, ce qui vous fait déjà osciller, et ensuite son derrière avec une certaine grâce lente. Donc, avant même de s'ébranler avec lui, vous avez déjà goûté à toutes les oscillations possibles et vous devez déjà vous cramponner aux barres de bois de la selle.

Mon chameau était très beau, très clair. C'est en fait un méhari. Il était grand et assez jeune, 8 ans seulement alors que leur durée de vie est de 25 ans. Il avançait à son allure, avec quelques pointes de vitesse qui me valait des secousses solides et une belle musculature de mes petits bras tendus. Il adorait aussi les dénivelés, et j'appréhendais les descentes, avec l'impression d'être pliée en deux en haut d'une paire d'échasses. Je sentais en permanence la vie de ce chameau, au travers de tous les glougloutements de son ventre et j'avais l'impression d'être à cheval sur une usine de transformation.

Patrick suivait royalement sur sa monture, avec la dextérité qui aurait pu faire croire à une grande expérience en la matière.

Les dromadaires, vaisseaux du désert, ont arpenté les dunes jusqu'à ce que le paysage se résume à du sable, vallonné, ponctué de quelques touffes d'herbe sèche et de quelques morceaux de bois sec.

Le guide de mon méhari, qui conduisait le pèlerinage de dromadaires, nous a initié à la cuisson de la galette. Mon méhari, toujours fier et goguenard, transportait un « kit » très simple : de l'eau, de la farine, du sel et une gamelle. Le guide touareg a pétri la pâte : simple mélange d'eau, de farine et de sel bien malaxé. Les autres nomades, toujours souriant et plaisantant entre eux, ont ramassé le bois sec et allumé le feu. La galette a cuit directement dans les cendres. La faim et l'ambiance nous l'ont fait beaucoup apprécié.



Le retour sur nos dromadaires s'est déroulé en grande conversation avec le chef nomade. Celui-ci, dès le départ, m'avait choisi pour chevaucher son méhari et j'aurais dû me douter que ce n'était pas innocent. Je dois avoir la tête qui fait croire aux autres que je peux aider. Aussi, pendant tout le trajet, il m'a expliqué le projet pour lequel il comptait sur moi. Il était capable d'organiser des voyages dans le désert, huit jours, quinze jours. Fils de nomade, nomade lui-même jusqu'à peu, il connaissait tout le désert tunisien comme sa poche. Il sentait là où il était les yeux fermés. Deux semaines étaient pour lui la durée qu'il fallait pour une vraie découverte, un vrai moment passé ailleurs, hors du temps, hors du monde. Pour les aspects concrets, il savait tout prendre en charge : l'eau, les salades qu'il confectionnait pendant le séjour, les galettes... Il irait nous chercher à l'aéroport de *Tozeur* et nous hébergerait chez lui. Il savait que ce qu'il faisait en me parlant était interdit par le guide. Mais, il ne nous demandait qu'une chose simple : revenir et lui envoyer des clients. Il sentait, m'a-t-il dit, que je connaissais beaucoup de choses et que je saurais faire .

Il s'appelait *Ali Ben Salem*, m'a donné son adresse en cachette, un petit bout de papier plié en quatre et écrit avec maladresse et application.

Il nous a serré la main et m'a demandé de lui écrire la semaine prochaine... Cela m'a rendu un peu triste mais Patrick m'assure que je ne suis qu'un

des poissons de la pauvre pêche à la ligne qu'il tente d'apprêter. Le rêve dans ses yeux est étonnant : la force de l'attachement à son désert, sa seule richesse et en même temps, le rêve d'aller un jour ailleurs ...

Le dîner, le soir, a été servi avec habileté dans le vieux fort. C'était un repas traditionnel que nous reconnaitrons souvent : soupe, sorte de couscous avec un morceau de chèvre comme viande (pauvre biquette !) et des oranges.

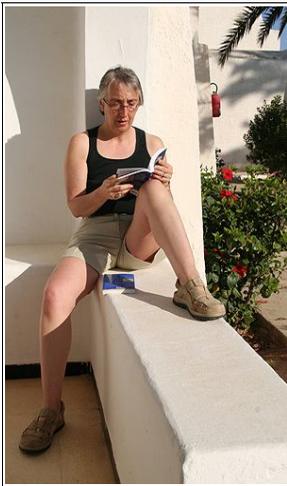
La nuit a été parfaite sous le campement. Notre colocataire de tente ressemblait à un de nos amis, Planche, il était souriant.

Au matin, je me suis réveillée à six heures et j'ai pu respirer cet air du désert, dans un silence total, avec ces touristes qui dormaient, et les nomades qui fumaient déjà, assis par terre, loin de *France* et des agitations ...



De Sabria à Nefta,

Nous voilà de retour de notre périple dans le désert. Nous sommes bien installés à ce fameux hotel *Sidi Slim*, regroupement de petites maisons individuelles blanches avec des portes et volets bleus, style de *Djerba* et plus généralement de la *Tunisie*.



Je vais reprendre mon récit là où je vous avais laissé : réveil au petit matin dans un campement proche de *Sabria*.

Après un petit déjeuner rapide dans le fort (Patrick n'a pas osé prendre son nuage de lait habituel de peur de retrouver dans le café un goût de biquette ou de dromadaire !), nous sommes repartis vers *Chabika* et *Tamerza*. Ces deux villages perdus dans les collines du désert, très proches de l'Algérie, ont

été détruits par les intempéries de 1969. Les toits très légers se sont écroulés sous la force de la pluie, la boue a envahi les villages. D'autres constructions plus récentes ont été réalisées à proximité par l'Etat pour héberger les habitants. Un guide éxhubérant nous a fait visiter *Chabika* qui a la bonheur de disposer



d'un bel oasis entourant une source qui alimente les jardins des villageois et la palmeraie. Le cadencement des arrosages est très bien organisé et assure à la fois l'égalité et l'efficacité de l'utilisation de l'eau, ressource bien rare. La domestication de cette eau nous a fait penser à *Bouteillac*.

Le paysage est grandiose : des canyons ocres et gigantesques, une source dans un creux, et en bas une palmeraie. Un autre point commun avec *Bouteillac* nous a été donné par notre guide qui rêvait d'être chasseur : l'envahissement des sangliers qui détruisent les plantations et dont il est difficile de se protéger.



Nous avons acheté à un vieux marchand à la sauvette une pierre améthyste double (comme un coffret de pierre en forme de boule qui s'ouvre sur de la flamboyante améthyste violette) et deux très belles tranches de quartz.



Nous avons poursuivi jusqu'à *Tamerza* et sa grande gascade. Des vendeurs nous ont proposé des salamandres (beaucoup moins lumineuses que celles de *Bouteillac*) et des plants de palmiers mâle et femelle. Nous avons compris la valeur de ceux-ci lorsque nous avons appris que pendant sa longue vie de centenaire, le palmier n'émettait qu'une quarantaine de rejets.

L'hôtel *Le Caravansérail* nous a ensuite accueilli à *Nefta* pour le déjeuner. Après un peu de repos et une petite baignade en piscine, ce fût le moment d'une promenade en calèche dans la palmeraie proche et la dans la ville. Nous avons ainsi découvert « *La Corbeille* », palmeraie qui fait la fierté de la ville.

La palmeraie visitée au départ était une palmeraie artificielle. Le guide nous a expliqué la fécondation du palmier femelle par le pollen du palmier mâle qu'il fallait réaliser artificiellement à la bonne date





si on voulait avoir de belles dattes justement. Nous avons goûté la Reine de la Datte, la *Datte Doigt d'Or* (catégorie 1 sur 128) et dégusté du jus de palmier, un peu sucré pour moi. Nous avons évité de tester le calumet d'herbes (soit disant non nicotinées et éloignées de toute drogue). Ce calumet ne paraissait pas très efficace et s'éteignait tout le temps. La figure crispée de ceux qui fumaient en s'efforçant d'aspirer très vite n'était vendeuse ni de l'herbe ni du système !

La ville de *Nefta* vivait comme tout village tunisien : quasiment pas de femmes visibles à l'exception de quelques unes aperçues dans l'embrasure des portes en train de tisser, les hommes dehors en train de discuter entre eux, de jouer ou de réparer quelque chose. L'émancipation des femmes est encore à venir dans ces contrées reculées mais elle est en marche, à l'image de ces jeunes filles dynamiques que la scolarité obligatoire amène hors de chez elles.



Nous avons terminé la visite de *Nefta* par la *Corbeille* : une palmeraie en forme de corbeille au creux d'une colline, très belle, très bien aménagée. Elle est surplombée par une « œuvre » de *Bourguiba*, ancien Président toujours omniprésent, un grandiose hotel de luxe, abandonné puis repris dernièrement par le groupe *Accor*. *Jacques Chirac* et *Bernadette*, son épouse, étaient venus, comme beaucoup d'autres présidents invités par *Bourguiba* ou *Ben Ali* son successeur, deux fois aux frais des contribuables tunisiens et français, comme l'avait souligné notre guide.

La soirée de mardi s'est conclue par un repas de gala à *Tozeur*, dans une palmeraie aménagée avec une mise en scène toujours présente et sans aucun doute perfectible comme notre conseiller Patrick l'a fait remarquer : accueil par une troupe de grands noirs au son du tambour, petit sirop à l'accueil, illustration par des scènes vivantes et des démonstrations de l'artisanat tunisien et là, avec

beaucoup de femmes au travail, spectacle de chevaux avec deux cavaliers bien habiles mais mal éclairés dans une arène dont l'aménagement reste à terminer, des cracheurs de feu, des dompteurs de serpents et de scorpions, tout cela digne du Puy du Fou avant un dîner sous une grande tente ponctué de musiques assez lancinantes, de danses d'un vieux tunisien qui souriait avec un grand nombre de cruches empilées sur sa tête, et bien sûr des danseuses du ventre ! L'une d'entre elles ressemblait vraiment beaucoup à notre Céline.



Hotel Sidi Slim, bientôt 18 heures

Le temps passe beaucoup plus lentement pendant les vacances et le dépaysement y est pour beaucoup. Patrick pianote sur son micro-ordinateur, installé sur la terrasse de la chambre. Il fait presque frais ce soir à *Djerba* alors qu'en *France*, l'été fait mine d'arriver avec 31° aujourd'hui !

Je vais reprendre mon récit et vous relater la journée d'hier mercredi.

Nous avons quitté l'hotel *Caravansérail* de *Nefta* vers 7 heures 30. Direction *Tozeur* pour visiter le célèbre musée qui illustre la vie en Tunisie au 19^{ième} siècle. Rien de vraiment passionnant. Côté vie courante, on retrouvait les outils de l'agriculture du siècle passé, avec peu de différence entre les pays. Finalement, les écarts se sont accentués au 20^{ième} siècle. Ils devraient maintenant se réduire.

A part cela, beaucoup de choses sur le mariage : avant et après. Des habits brodés, des modèles différents selon les régions, beaucoup d'or, de brillants, de tenues pour toute la semaine qui succédait à la cérémonie. Cela me rappelait les



mariages gitans comme si le mariage, préparé et souvent décidé très longtemps à l'avance, était le seul évènement de l'existence. Ce devait surtout être vrai pour les femmes qui ne sortaient que deux fois de leur maison : une fois pour se marier et rejoindre la maison de leur mari, et la deuxième fois pour rejoindre le cimetière.

Drôle d'existence où la camaraderie féminine avec la polygamie devait jouer un grand rôle.

Ici, la polygamie a été abolie dans les années soixante par la loi sur le statut personnel qui, de plus, donnait le droit de vote aux femmes. Pays en avance avec un grand décalage entre les zones rurales et les villes.





Patrick a fait quelques photos de mosaïque qui ont du lui rappeler le *Musée du Bardo à Tunis*.



Nous avons ensuite visité la *Médina Tozeur* est pauvre, mais tout s'améliore et se développe. Patrick a encore enrichi sa collection de photos de mopylettes. J'ai même revu celle du « San-glier », notre voisin à *Maison-neuve*, qui, lorsque j'étais petite, arborait une mopylette couleur or d'allure sportive !

Après la *Médina*, départ de *Tozeur* vers *Gabès* en retraversant le lac salé. Nous avons eu droit à une tempête de sable et nous avons compris l'utilité de toutes ces barrières bâties en feuilles de palmier qui tentent de consolider les dunes.

Un arrêt digne de *Bagdad Café* dans un bar perdu dans le désert. J'ai bu le meilleur jus d'oranges pressées de mon existence. L'ambiance était surréaliste : uniquement du café, du thé, des jus d'oranges et quelques gateaux que les touristes achetaient comme des objets de luxe. Le monde de la consommation de la civilisation européenne était bien loin ! Les toilettes, photographiées par Patrick, étaient à la hauteur de l'exotisme de ce lieu.



Beaucoup de route et un peu de sommeil dans le bus et nous voilà arrivés à *Gabès*.

Le guide nous avait prévenu et nous n'avons pas été déçus : cette ville n'est pas touristique. A peine sortis du car qui nous avait laissé au centre ville pour une heure de découverte avant déjeuner, nous nous sommes précipités, Patrick et moi, dans les allées intérieures de ce qui nous avait paru être un marché, sans doute influencés par le souvenir de leurs homologues *Vietnamiens*. Nous nous sommes ainsi retrouvés dans une cour, encerclés par des vendeurs tunisiens à l'allure incertaine qui nous proposait tout et n'importe quoi. Nous nous sommes dignement éloignés et avons rejoint la route principale, laissant vite derrière nous cette nasse inquiétante.

Cette première et rapide expérience passée, nous ne sommes pas trop éloignés de la rue principale, tristement achalandée. Nous avons quand même pu observer le spectacle étonnant du commerce de bijoux avec un tunisien qui, coffre arriéré de



voiture ouvert, avec un rangement sous la roue de secours, faisait miroiter à un éventuel acheteur une collection de bijoux.

Avant de rejoindre le restaurant de midi, j'ai négocié avec un vieux tunisien une peau de mouton authentique pour Aloïs. Patrick espère que ce ne sera pas le plus beau jouet éphémère de Ive, le chien bien agité de Lolo.

Lors du déjeuner, nous avons fait la connaissance d'un couple de *Port Saint Louis du Rhone*. Le mari a été très étonné de notre connaissance du *Port Napoléon* et de sa réputation ambiguë... Il nous a avoué qu'il travaillait là bas. Il nous a aussi raconté sa version de l'échouage d'un bateau à *Port Saint Louis*, bateau dont il allait proposer le renflouement à son propriétaire, introuvable, avant que l'on découvre que le navire transportait de la drogue. Drôle d'histoire ! Le monde est vraiment petit car ce couple était originaires de la *Vallée du Rhone* et avait démarré leur passion de la voile en navigant en planche à voile sur le Rhone à Valence comme Edwin.

Nous avons ensuite roulé sans interruption de *Gabès* à *Djerba* et pris le bac. Les oliviers ont remplacé les palmeraies.

Après un dîner rapide, nous avons ensuite rejoint notre chambre pour une bonne nuit dont nous avions bien besoin.

Hotel Sidi Slim,

Aujourd'hui, première journée à Djerba au calme.

Après le petit déjeuner, nous sommes partis faire une promenade au bord de la plage. Ce fut l'occasion de deux rencontres.

La première concernait un vendeur de bonbons, signalé plus loin comme un voleur malin par un autre tunisien, ami ou ennemi, nous ne le saurons pas. Sous prétexte de changer deux euros en dinars, il a réussi, non seulement à récupérer tous nos petits euros mais surtout à nous faire sortir tout ce que nous avons dans nos poches. Pendant un moment, nous avons bien vérifié que rien ne manquait !



La deuxième rencontre nous a fixé un rendez vous demain pour une promenade en calèche. Il s'agissait d'un tunisien toujours sympathique bien sûr qui nous a accosté pour nous montrer un album de photos qui illustre, au milieu de nombreuses photos de sa famille, les visites de l'île qu'il organisait avec sa calèche avec des participants toujours rayonnants de bonheur. Nous nous sommes d'ailleurs aperçus au travers de cet album de photos que même si la polygamie n'était plus autorisée, il avait une femme et une compagne ! Cela s'est ainsi terminée par vingt euros d'acompte et un rendez vous pour demain matin 9 h. Je vous raconterai la suite demain soir !

La journée s'est ensuite déroulée dans le calme : un peu de bronzette, un peu de lecture, un peu de piscine, journée bien agréable même si le vent reste fort et le temps un peu frais.



Hotel Sidi Slim, au bord de la piscine,

Patrick n'en peut plus... Il vient de me soupirer ce commentaire. Une matinée de marché ; presque une semaine avec des sollicitations permanentes de tunisiens sur n'importe quel thème... Ils cherchent à vous faire parler, pour aiguiller leurs propositions de service ou d'achat en tout genre. Patrick a trouvé la riposte qui calme le jeu : retourner une question du style « pourquoi tu demandes cela ? » et il est vrai que le tutoiement permanent devient fatigant. Cette familiarité est étouffante. Cela rend l'air des montagnes de *Bouteillac* encore plus vivifiant.

La matinée a démarré avec la sortie en calèche. La calèche était « faite main » : une tôle avec des sièges soudés recouverts d'un tissu multicolore et un auvent assorti. Les pneus ressemblaient à ceux d'une 2CV. Le cheval était fringant et notre tunisien un peu moins entreprenant que la veille. La sortie s'est résumée en une traversée d'oliveraies par un petit chemin de traverse, tout cela bordé de quelques puits et *menzels*. Les *menzels* (fermes berbères) ont été abandonnés du fait du manque



d'eau. Cette pénurie d'eau a été créée par le tourisme et l'implantation de plus de cent complexes hôteliers sur l'île.

Ces oliveraies et l'intérieur de l'île ne brillent pas par leurs propreté! Tous les champs sont jonchés de papiers, de plastiques, et il n'est pas rare de se trouver nez à nez avec un tas de détritux que quelques poules ou autres animaux inspectent avec gourmandise.

Nous avons tout de même admiré quelques oliveraies centenaires. Chaque olivier était marqué d'un signe de couleur qui indiquait la famille propriétaire.

Avant que la calèche nous laisse au marché de *Midoun*, nous avons fait une halte au marché aux bêtes. Peu d'européens, de vrais hommes dans un terrain vague avec quelques moutons, chèvres et



même vaches (les premières que nous avons vues en *Tunisie*), et enfin de très beaux chevaux et de braves ânes.

Notre tunisien nous a lâché après nous avoir décrit sa pitoyable situation (famille, impôts, etc...) et tendu une main que j'ai laissée ouverte et vide ! Trente euros pour à peine une demi journée, sans fatigue (en ayant même véhiculé sa sœur au marché au détour de notre promenade), c'est beaucoup mieux payé et beaucoup moins fatigant que le boulot d'Aloïs !

Le marché était animé. J'ai réussi à trouver dans les deux petites librairies deux beaux registres, beaux carnets cartonnés. Nous avons complété nos achats par deux petits T-shirts avec des têtes de dromadaires jaunes pour les tourbillons.

Après avoir arpenté les différentes allées du marché et rues de *Midoum*, bu un verre de jus d'oranges pressées (au même niveau d'excellence que celui du *Bagdad Café* du désert), nous avons déjeuné dans le seul restaurant acceptable de *Midoum*. Patrick a goûté aux merguez tunisiennes, plus « pétillantes » que les merguez françaises, tandis que je dégustais une très bonne pizza, presque étonnamment légère !

Ensuite, retour en taxi jaune avec un chauffeur sympathique et clair, pas du tout agressif, respectueux de notre fatigues à tout cet environnement, et cela pour seulement quatre dinars !



Samedi 6 mai 2006, 9 heures

Hotel Sidi Slim,

Nous nous sommes réveillés ce matin avec un temps breton, même peut-être pire que breton : tempête, pluie et vent sur Djerba.

Cette île ne nous a pas convaincus : ni par son physique, ni par son mental ! L'île est petite, avec des plages peu pratiques, beaucoup de rochers, un arrière pays très pauvre très proche de ce littoral qui héberge des « nantis ». Cette bipolarité est trop



forte et se sent partout. Le tourisme n'est pas vécu comme une opportunité mais comme la mort de l'agriculture (déjà pas si vaillante), comme une menace avec la montée des prix. Cela transpire dans le comportement des tunisiens de *Djerba* même si pour beaucoup d'entre eux, le développement touristique a créé leur activité et leur emploi.

Cela nous a permis aussi de nous apercevoir que ce genre de vacances sédentaire sans activité n'est pas ce que nous préférons. La piscine, le repos, le massage de hier soir nous auront, certes, permis de nous remettre en forme mais je me demande si une semaine au calme de *Bouteillac* avec une cuisine autre que les « ragouts » du soir à l'hôtel n'aurait pas été aussi plaisante. Heureusement, les trois jours dans le Sud de la *Tunisie* nous laisseront de belles images, de belles impressions. Nous nous sommes fait un nouvel ami : le dromadaire !

Hier après-midi, après notre sortie au marché de *Midoum*, nous avons passé une après-midi reposante, piscine, massage pour moi, et promenade au bord de la plage.

Le hammam que je découvrais m'a vraiment conquise : un moment d'arrêt où corps et esprit se reposent et ont même l'impression de se régénérer dans l'odeur d'eucalyptus ! J'ai eu aussi la chance d'un bon massage très professionnel qui m'a allégé épaules et dos. Je suis revenue avec l'impression

d'être beaucoup plus détendue avec une peau de presque jeune fille !

La promenade sur la plage vers *Aghim* a conforté cette impression de désolation que l'on ressent sur ce Djerba, hors saison, presque à l'abandon : des résidences hotels qui semblaient avoir été désertées, des paillottes et des installations détruites. Tout cela se remet peut-être en route avant la grande saison d'été.

Nous avons revu hier soir notre jeune collègue qui avait partagé notre campement à *Sabria*. D'après lui, les plages du Nord sont plus sablonneuses mais du même type que les nôtres, c'est-à-dire avec cailloux et rochers.



Samedi 6 mai 2006, Djerba et Hom Souk, retour
vers Marseille

Hotel Sidi Slim, 16 heures 45

Je me prépare à repartir à ma deuxième séance de hammam et de massage.

Le moral est un peu remonté après notre sortie d'aujourd'hui sous une météo plus clémente. Après avoir marché sur la plage vers le Sud cette fois-ci, après avoir longé des hôtels de luxe abandonnés, arpenté des routes désolées, nous avons pris un taxi pour rejoindre la capitale *Hom Souk*.

Les taxis sont ce qui est le plus clair ici : leur compteur est affiché, il n'y a pas de discussion, les tarifs sont vraiment très bas. Aussi, tout le monde s'en sert, touristes et autochtones pour se promener ou aller faire ses courses ou son marché. Cela préfigure peut-être les transports de voisinage futurs dans un monde plus écologiste.

Nous avons eu le bonheur de découvrir un restaurant tunisien, printannier et agréable : une cour intérieure bordée de tonnelles, des tables en verre avec des céramiques de couleur, des chaises en fer habillées d'un tissu de couleurs gaies.

L'accueil était souriant, la nourriture très bonne, les tarifs intéressants. Une bonne atmosphère au calme, une bonne surprise !

Hom Souk est moins triste que *Midoum*. Patrick a de plus appliqué sa contre attaque aux sollicitations permanentes des démarcheurs tunisiens. Il pose une question ou pire, ne dit rien. C'est finalement la meilleure façon de négocier. Un tunisien au bout du rouleau qui voulait lui vendre je ne sais quoi à huit dinars, baissait désespérément le prix, « huit, sept, six, allez quatre dinars », puis dans un souffle désespéré, « un dinar, je te le donne ! » pour pouvoir enfin capter l'attention de notre sacré Patrick !

Nous sommes rentrés en taxi à l'hôtel en longeant la « zone touristique » du Nord de l'île. Elle nous a beaucoup déçu : très « bétonnée », très dense, des hôtels finalement loin d'une mer plate... Cela nous



a réconcilié avec notre *Sidi Slim*, qui, tout près de la plage, est plus humain avec ses toutes petites maisons blanches.

Retour du hammam massage.

Je me sens toute vermoulue mais reposée ! C'était un hammam différent de celui de hier où, toute seule, j'ai pu méditer. Aujourd'hui, je me suis retrouvée avec d'autres membres du même groupe que nous avec qui, il a fallu papoter. Le message a été aussi surprenant et professionnel que hier, aujourd'hui plus axé sur les jambes et cervicales ... le dos un peu plus au repos.

Je viens de terminer un dessin des petits bungalows blancs et bleus de Sidi Slim et des petits jardins autour.



Patrick s'émerveille des logiciels qu'il a mis en route sur le micro et qui lui permettent de démarrer la réalisation de l'outil de publication de ces petits journaux. Son enthousiasme sur la technique me rafraîchit toujours.

Hotel Sidi Slim,

Retour du soleil sur *Djerba* pour notre dernière journée. La nuit a été calme, simplement ponctuée par le bruit des roulettes des valises de nos collègues de *Nantes* et *Lille* qui partaient à trois heures du matin et ceux de *Paris* vers six heures. Vivent les charters ! Nous saurons ce soir si nous devons nous réjouir d'un départ prévu à 21 heures 25. Aloïs nous a confirmé hier qu'il viendrait nous chercher à l'aéroport de *Marignane* à 0 heure 15.



Hall de l'hotel Sidi Slim,

« Espaloufis dans le canapé ! »

Nous attendons le bus pour l'aéroport. La journée s'est déroulée autour du hammam, de la piscine, de la plage. Nous avons marché avec Patrick jusqu'au *Club Med*. Finalement, notre hôtel est un des plus sympathiques. Nous sommes beaucoup plus autonomes en rentrant directement dans notre petit bungalow que de traverser des halls d'hôtel, prendre des ascenseurs pour arriver à sa chambre comme dans un immeuble en ville !



Lundi 8 mai 2006,

Marseille,

Nous sommes bien arrivés à l'heure prévue, et Aloïs était bien là, prêt à nous ramener gentiment chez nous.

